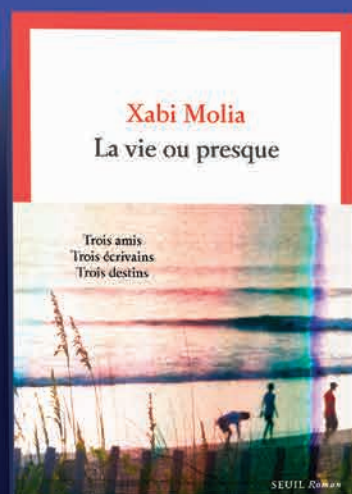
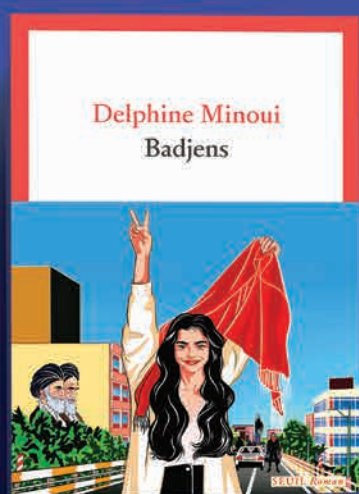


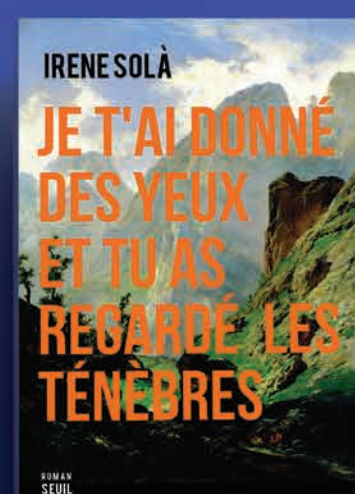
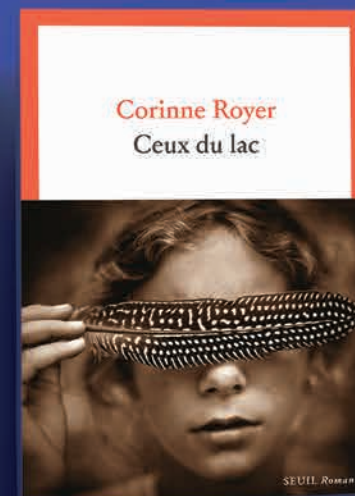
RENTÉE

UNE LITTÉRATURE



LITTÉRAIRE

POUR NOTRE TEMPS



SEUIL

2024

03

MONIA ALJALIS
L'EXTASE

05

CHRISTINE BARTHE
CE QUE DIT LUCIE

07

AURÉLIEN BELLANGER
LES DERNIERS JOURS
DU PARTI SOCIALISTE

09

MICHAEL CUNNINGHAM
UN JOUR D'AVRIL

11

JULIA DECK
ANN D'ANGLETERRE

13

DELPHINE MINOUI
BADJENS

15

XABI MOLIA
LA VIE OU PRESQUE

17

CORINNE ROYER
CEUX DU LAC

19

ANOUK SCHAVELZON
LE BLEU N'ABÎME PAS

21

IRENE SOLÀ
JE T'AI DONNÉ DES YEUX
ET TU AS REGARDÉ LES TÉNÈBRES

23

POINTS



◆ RÉSUMÉ ◆

Le temps d'une journée hors normes, Leyla arpente frénétiquement les rues de Paris, les bars, les boîtes, les bords de Seine alcoolisés, rencontrant un peuple de marginaux, mais aussi ses amis et ses amants de passage. Cette jeune femme à l'identité fissurée, qui ne se sent ni d'ici ni d'ailleurs, est déchirée entre une famille traditionnelle de culture arabo-musulmane et une quête sensuelle, sexuelle, incantatoire. Refusant de choisir entre les injonctions de la société, Leyla revendique avec rage sa liberté.

Monia Aljalis s'est affranchie de tous les classicismes pour décrire dans une langue poétique et crue les tourments et les espoirs d'une génération. Après un réquisitoire contre les dérives modernes surgiront les miroitements de la beauté et enfin, au bout de la nuit, une forme d'apaisement. L'aube de tous les recommencements.

© BÉNÉDICTE ROSCOT



BIOGRAPHIE

Monia Aljalis est née en 1990 en banlieue parisienne et a passé son adolescence à Tunis. Elle est aujourd'hui professeure de lettres à Paris.

Elle publie de la poésie depuis 2010 dans des revues. Elle a aussi enregistré plusieurs morceaux de jazz et fondé en 2022 la scène artistique Le Bœuf Monstre.

L'EXTASE

MONIA ALJALIS

♦ EXTRAIT ♦

Ce matin sent le remugle de fin de jouissance. Les sombres magies de la veille gisent au sol dans un silence de béton armé - oui, c'est un matin de sabbat non respecté. Les pieds de Leyla frottent contre la couverture comme des chardons craquelés; les bords des draps, détachés du matelas, s'enroulent sur son genou; les ressorts retiennent son dos meurtri. Le temps est visqueux, l'engluement absorbe les nerfs, ses tempes se renfrognent vers son nez, ah la putain de sa mère, faut-il vraiment se réveiller ?

Leyla
Pliée dans ses propres paupières
Rêve à sa nuit d'été
Aux pardons semés
Entre son destin et sa chair

La soirée a été pleine de saletés. Elle a vu d'anciens amants, le cœur lourd de l'avoir abandonnée alors qu'elle souriait aux beaux culs qui passaient. Tous ils espéraient l'accueil dans des heures inversées, elle est rentrée fort bien accompagnée - elle a pensé tout du long qu'elle n'était qu'une traînée.

Une voisine remue ses casseroles, le gosse du dessus piétine sur ses petons de pachyderme; l'excitation matinale des dessins animés, petites voitures, bols de céréales, accidents: il court dans l'appartement. Il place ses peluches sur son lit et ce bon public d'inaimés applaudit aux pitreries de son maître avant que ne vienne l'impitoyable loi maternelle pour l'arrêter dans sa frénésie. Il faut directement visser son nez au téléphone, la couverture montée jusqu'au cou, quelques stupidités pour bien jeter les angoisses au fond du crâne, ça ira mieux après.

Leyla ne sait plus ce qu'elle a rêvé. Un homme, la veille, la besognée, tranquillement, l'air de coudre des gants de dentelle, un sourire au bout des lèvres et les coudes qui bloquent ses bras; il ne manquait que le pop-corn. À l'heure où les lutins et les ouvriers, rentrés fourbus par la galère, préparaient leurs muscles à l'effort de la journée, elle gémissait tandis qu'il jouait sur elle d'une caisse claire. Un coup, deux, vingt, cent, des cris, de la ferveur, un gospel qui crevait le cœur, l'esprit tremblait infiniment, enfin vint le calme grouillant du désert. Une goutte de sueur, une goutte de sperme, une goutte de salive, ils touillaient tout entre les jambes. La scène recommence ce matin dans son esprit: elle la relit, l'épuise, la modifie, y rajoute encore de quoi se rendre forte, mines effarées, embrassades, corps alignés contre le mur, peloton d'exécution. Elle s'est endormie sur son épaule en supportant le bras lourd sur sa taille malingre; on aurait dit un doudou dépiauté, celui sur lequel elle a bavé de ses huit mois à ses trois ans et qu'elle a perdu, oublié dans un train, ramassé par un vieil Arabe au dos tordu, jeté à la poubelle.

Elle enfonce son menton dans sa poitrine. Il s'est barré en croyant ne l'avoir pas réveillée. Mais jamais un homme ne quitte son lit sans qu'elle ait épuisé ses possibilités.

[...]

De quoi cela va parler ?
D'un pèlerinage d'une journée
du sacrifice de la fidélité

C'est le matin des jours heureux
le matin des recommencements
la salive perle au bout de sa langue

♦♦♦

Les errances d'une Mrs Dalloway d'aujourd'hui,
intense, sauvage et sensuelle.

♦♦♦

MOT DE L'AUTRICE

J'ai terminé la première version de *L'Extase* en 2020. Il s'agissait alors d'un long poème en prose, avec cette idée d'une journée dans la vie d'une femme coincée entre deux cultures, écrit à la première personne.

J'en ai posté quelques extraits sur les réseaux sociaux, et les Éditions du Seuil m'ont repérée. Il apparaissait à la lecture de ce texte que la forme poétique pouvait davantage s'épanouir sur la longueur avec une structure narrative plus claire. Durant deux ans, j'ai travaillé à développer une forme entre poésie en prose et roman. Le personnage de Leyla est né de cette hybridation: le lyrisme du poème originel devait s'exprimer plus fortement encore à travers son histoire et le contrepoint

qu'offraient les autres personnages - la quête individuelle de mon héroïne est devenue un moyen de parler de l'altérité et des défis qu'elle impose à tous.

J'ai renvoyé ce premier roman au Seuil, qui l'a accepté. Restait le titre, qui fut source de beaucoup de réflexions et d'errances. Il fallait que la dimension mystique du personnage apparaisse, de même que sa sensualité et son désir d'expériences, dans une tradition liée à celles de mystiques orientaux de l'époque médiévale - d'où l'exergue de Mansour Al Hallaj, qui résume avec force le propos du roman. Le terme d'«extase», en ce sens, fonctionne parfaitement pour illustrer toutes ces dimensions et rend compte de la quête d'intensité et d'amour véritable de Leyla ●

♦♦♦

Les femmes ne sont pas des fleurs.

♦♦♦



♦ **RÉSUMÉ** ♦

Lucie a six ans quand elle se laisse entraîner vers le fond du bassin d'une piscine avant d'être rattrapée in extremis par une main d'adulte.

À neuf ans, elle est repérée comme une excellente nageuse par sa professeure d'éducation physique.

À onze ans, elle s'inscrit dans un club. C'est la compétition et un rythme accaparant. Elle rencontre alors Anaïs, qui devient son inséparable amie. Elles enchaînent les entraînements et les concours, solidaires et enjouées.

Anaïs Bellis est crawlreuse, habitée par l'esprit de la gagne.

Lucie Mandel est dossiste, pas vraiment obsédée par les résultats, même si elle suit un beau parcours sportif.

Devenues jeunes femmes, elles se retrouvent dans un centre de préparation pour les championnats de France. Lors d'une chute dans un couloir, Lucie se fait une entorse à la cheville. Comment est-ce arrivé ? Défaillance ? Et si Anaïs l'avait poussée ? L'idée l'effleure un instant. En tout cas, diminuée, elle rate complètement sa course et arrive dernière.



© BÉNÉDICTE ROSCOT

BIOGRAPHIE

Née en 1964 à Paris, **Christine Barthe** a été psychothérapeute. Son premier roman, *Que va-t-on faire de Knut Hamsun ?*, a paru en 2018 chez Robert Laffont.

Quelque temps plus tard, les deux amies séjournent sur la côte atlantique, à Hendaye. L'une poursuit des études en agronomie, l'autre en hydrologie. Elles partent se baigner dans une eau à 14 °C. Il fait froid, les corps se raidissent. Il faudrait sortir, ce que fait raisonnablement Lucie, tandis qu'Anaïs s'y refuse. Peu après, dans sa chambre d'hôtel, Lucie apprend le décès de son amie, noyée. L'affaire pourrait être classée mais l'inspecteur Aulnes nourrit des soupçons. Il entame une enquête et place Lucie en garde à vue.

Le roman se construit ainsi sur deux fils narratifs : le Journal de Lucie, les traces de sa jeune vie, de ses amitiés, de ses sensations et de ses questionnements ; et les interrogatoires menés par l'enquêteur, qui cherche à pousser son interlocutrice dans ses retranchements.

Finalement, et s'il fallait suivre une autre piste pour dénouer une affaire qui n'est pas forcément celle qu'on attend ?

**CHRISTININE
BARTHE**

CE QUE DIT LUCIE

♦♦♦

« Je nage, mes bras traversent l'eau, mes pieds en battant font de la mousse, et ensuite plus rien, pas une trace de mon passage. L'eau offre ce pur cadeau de ne pas m'emprisonner, de ne pas laisser autrui savoir que je suis passée par là, parce que la mer ne fixe pas mes mouvements, elle continue le sien, ondule, elle m'accueille et me laisse repartir. »

♦♦♦

♦ EXTRAIT ♦

À neuf ans je sais nager, tous mes mouvements sont parfaitement synchronisés, je glisse sur l'eau. Je débute les compétitions pour défendre mon école, à Paris. Je rafle toutes les médailles. Et puis un jour je perds. Mon professeur de sport me dit que je peux trouver un club pour m'entraîner, mes parents trouvent ce club, je nage tous les jours de mon enfance et de mon adolescence dans cette piscine non loin de chez moi. Je m'entraîne. Des longueurs et des longueurs. Depuis que j'ai coulé je ressens le besoin de sentir la mobilité des flots, mon corps entier dedans, mes forces tendues par l'effort dans une eau où pourtant je m'abandonne. J'aime forcer ma respiration, la transcender, j'aime éprouver l'eau qui m'accompagne dans mes mouvements, qui donne un surplus d'élan à celui que je lance moi-même. Parfois il faut se faire violence quand les bras peinent à pousser l'eau, à la ramener derrière soi, un effort qui me montre à quel point je suis en vie, à quel point il est possible de faire plus et que la douleur musculaire peut se réduire par la détermination. J'aime être avec les autres nageurs. Je suis seule dans le bassin, mais les nageurs sont avec moi comme je suis avec eux, nous sommes liés par l'eau. Mon entraîneur ne nous lâche pas de l'œil. Parfois il arrive avec sa pipe coincée entre ses dents, ce n'est pas souvent, il la garde sans l'allumer.

Il est bien plus préoccupé par nos temps, il tient son chronomètre en main, il sait quand les filles ont leurs règles à la seconde près car elles sont plus lourdes et perdent donc des dixièmes, ou alors c'est qu'elles ont grossi et là, il faut vite se reprendre car les championnats de France ne vont pas changer leurs dates du fait que les filles aiment le chocolat. Après l'entraînement on file au vestiaire, on parle, on rit, on retrouve les garçons à la sortie et nous rentrons par groupes, les cheveux mouillés y compris en hiver, c'est totalement faux cette histoire d'attraper froid sans bonnet ou d'attendre la fin de la digestion pour se baigner, il y a des légendes comme ça qui survivent aux années, des phrases répétées sans relâche pour devenir de fausses vérités, ce ne sont pas tout à fait des mensonges, mais ce n'est pas la réalité.

Je suis dossiste, cinquième place au championnat de France. On attend de moi une plus haute marche, on peut attendre, j'ai des doutes, d'abord parce que la première dossiste fait 1,80 mètre et moi 1,58 mètre, ce qui est embêtant puisque dès le départ elle gagne sur moi, ensuite parce que cette nageuse a la hargne, alors que moi je nage. Je sais que je dois aller vite, je suis active dans l'effort mais je ne pense jamais à gagner. Ici se pose la différence entre la première et la cinquième place.

MOT DE L'AUTRICE

L'histoire de Lucie, qui se déroule de ses six ans à ses dix-neuf ans, évoque comment, plongée dans l'élément aquatique, elle a vécu très jeune un changement absolu, d'une manière douce et puissante à la fois. Petite fille, elle va dans une piscine et coule. Le point important est qu'elle ne panique pas. Au contraire, elle ressent la disposition de l'eau à l'accueillir, elle découvre qu'elle peut sentir une autre façon de se mouvoir. Le bien-être qu'elle éprouve lui permet de percevoir autour d'elle une existence différente, faite d'ondulations, de vibrations et d'éclairages qu'elle ne connaissait pas. Sous l'eau, Lucie se détache du monde terrestre et cet épisode, imprimé dans sa mémoire d'enfant, vient nourrir ses raisonnements et ses réactions au fur et à mesure qu'elle grandit. À travers cette expérience je voulais raconter comment le corps et l'esprit peuvent vivre à l'unisson, dans l'exaltation d'une expérience singulière.

Plus tard, Lucie devient une nageuse rapide et souple et à l'âge de onze ans elle intègre un club de natation et nage en fédération nationale. Par le sport elle découvre l'importance du souffle, le positionnement de la respiration et la compréhension du mouvement qu'on exécute. Elle acquiert les valeurs de son club : l'effort, la persévérance, la coopération, le respect de soi-même et d'autrui. Ces valeurs deviennent pour Lucie des piliers dans sa vie quotidienne. Son corps est sa maison, le respecter c'est se respecter. L'effort montre son engagement dans ce qu'elle fait.

Face au drame de la disparition d'Anaïs, sa meilleure amie, son âme sœur, elle doit se confronter à elle-même et puiser dans ses ultimes ressources. Tout ce qu'elle a appris va l'aider à ne pas fuir la réalité, à essayer de se poser les bonnes questions et éviter ses propres mensonges, ceux qu'on se fabrique quand la vie devient trop dure.

Ici, l'eau est le lien continu. C'était une évidence pour moi, car l'eau est l'élément majeur dont notre corps est constitué et, par ailleurs, c'est la source principale de vie. J'ai écrit ce livre parce que je suis la petite fille qui a coulé, je suis aussi l'enfant et l'adolescente qui ont nagé pendant dix ans en compétition ●

MOT DE L'ÉDITEUR

Une exploration passionnante du monde de l'eau et de la natation dans son irrésistible attraction. Un thriller tout en finesse, où le non-dit et les lignes de fuite instillent le doute et le soupçon dans la tête des lectrices et lecteurs. *Ce que dit Lucie* est une expérience d'apnée : on lit la première page, et on n'en sort plus. À la fin, il faut un moment pour retrouver la capacité de voir, une fois que les gouttes d'eau ont été séchées.

J'ai adoré ce roman, son rythme à deux temps, sa langue précise et évocatrice. Son souffle. Et j'ai été heureux de le relire, trois fois, quatre fois. À présent, je passe le relais. C'est à vous ●



978-2-02-156610-9

176 PAGES

140 × 205

18,50 €

DATE DE PARUTION

19 AOÛT 2024



L'histoire secrète du fascisme français.

INTERVIEW

Dans quelle mesure votre colère de citoyen a-t-elle donné l'impulsion de ce nouveau roman ?

J'étais à Berlin, du côté de Babelsberg, sur le point d'aller voir la villa où fut décidée la Solution finale, quand j'ai découvert qu'un intellectuel centriste, sans que personne lui ait rien demandé, et en prenant de dégoûtantes précautions oratoires, venait de déclarer qu'il pourrait voter pour le Rassemblement national à la présidentielle de 2022. Cela m'a mis en colère et je me suis promis de réserver un jour à tous ceux qui ont facilité le retour du fascisme en Europe un roman d'explication. Pour les confronter. Pas les fascistes directement, ni même les djihadistes, leurs meilleurs alliés. Mais les miens, les gens de gauche. Intellectuels blancs des classes moyennes tentés par le concept vaseux d'« insécurité culturelle », bourgeois cultivés partis en croisade contre la *cancel culture*, artistes tournés réactionnaires... Il fallait raconter tout cela. Ce peuple de gauche confus et égaré. Les gardiens d'un temple en ruine jurant que, eux, ils n'avaient pas changé, que c'était la gauche qu'ils ne reconnaissaient pas. On pourrait dire beaucoup de choses à propos de la gauche aujourd'hui, qu'elle est devenue trop libérale par exemple, ou qu'elle a abandonné les prolétaires. Mais qu'elle soit devenue raciste, cela me paraît encore plus impardonnable.

Pourquoi vous êtes-vous particulièrement attaché à ce bloc centriste, dont votre livre retrace le parcours, entre histoire et fiction ?

La disparition soudaine du Parti socialiste, force hégémonique de la gauche pendant un demi-siècle, a été un événement passé trop inaperçu. Malheur au vaincu. Pourtant ce parti a existé, il a eu son heure de gloire et a conduit des réformes importantes, comme les 35 heures, qui sont peut-être la dernière grande tentative pour reprendre un peu de puissance au capital pour le rendre aux travailleurs. Je reste nostalgique, tout autant que critique, de cette histoire de la gauche qui est la mienne, celle d'un enfant de la génération Mitterrand. Et puis j'ai été un témoin direct des années Hollande, qui ont donné naissance à cette abomination politique d'une victoire du centre. « Ni droite ni gauche », c'était avant-guerre un slogan d'extrême droite qui nous est revenu sous une

forme nouvelle, et en apparence bienveillante, avec ce président inattendu élu et réélu depuis. Il m'a paru que tout cela devait être examiné d'un point de vue littéraire.

Dans quelle mesure et comment le roman permet-il une puissance d'analyse particulière ?

On parle de « roman à clé » mais il n'y a pas de « roman serrure ». Ça ne s'ouvre pas comme cela, un livre. Ça joue à l'intérieur, surtout. J'avais des hypothèses à tester, il me fallait de bonnes conditions de laboratoire. Mais les échantillons sont venus du monde extérieur.

Ce que vous décrivez dans ce roman, c'est aussi l'histoire d'une panique morale bourgeoise ?

Je suis effaré, comme beaucoup, de la façon dont le racisme s'est imposé comme le principal thème politique de notre époque. La violence raciste de notre société est moins cachée qu'avant. Mais ce qui se cache moins, aussi, ce sont les discours ouvertement racistes. Qui ont trouvé, bizarrement, quelques *safe zones* du côté de la gauche, par exemple chez les défenseurs les plus ardents de la laïcité.

On connaît votre fascination pour Balzac et pour les sociétés secrètes. Est-ce qu'on ne pourrait pas voir ce nouveau roman comme l'histoire d'une secte laïcarde qui aurait pris possession de la République après les attentats de 2015 ?

J'avais en effet l'*Histoire des Treize* en tête. Comme son actualisation contemporaine appelée « théorie du complot » : le monstre de Frankenstein de la littérature moderne. Mon narrateur, si discret qu'il soit – c'est un historien des idées –, hésite ainsi, plusieurs fois, devant l'objet non identifié qu'il décrit, une sorte de confrérie laïcarde appelée le Mouvement du 9 décembre. Tire-t-elle vraiment toutes les ficelles ? N'est-ce pas une facilité romanesque que de le croire ? Cela me permettait de plonger dans l'histoire secrète de notre temps...

Pour évoquer le monde politique, pourquoi avoir choisi de faire aussi les portraits saisissants (et souvent très drôles) de deux philosophes ?

Je me suis aperçu que les deux intellectuels les plus bêtes de France étaient des philosophes. Cela semblait un comble mais rejoignait ma conception du statut du roman, monde moins de la neutralité ou de la nuance, comme on dit trop souvent, que de la confrontation des opinions fausses entre elles. La fiction n'est pas la philosophie. Ce n'est pas le vrai qui lui importe, mais les forces fantasmagoriques à l'œuvre dans nos sociétés. Alors, que des philosophes se débattent là-dedans leur donnait un caractère irrésistible de personnages comiques ●

♦ EXTRAIT ♦

Tout a été dit sur le Mouvement du 9 décembre.

On a accusé les premiers signataires de son manifeste éponyme, publié le 9 décembre 2015, jour anniversaire de la loi de 1905 sur la séparation de l'Église et de l'État, d'avoir saboté la fin du quinquennat de Hollande, d'avoir détruit le Parti socialiste, d'avoir fait passer la gauche à droite, d'avoir réintroduit le fascisme en France.

C'est la légende noire.

Ses anciens membres traînent, il est vrai, une réputation sulfureuse, entre procès pour cyberharcèlement, accusations de détournement de fonds, soupçons de racisme ou de trahison des idéaux républicains. Son dernier dirigeant a été recruté par le Rassemblement national pour être sa tête de liste aux européennes de 2024.

Grémond, le fondateur du Mouvement, n'est plus là pour se défendre. Sa mort, survenue pendant la campagne présidentielle de 2022, a laissé le Mouvement orphelin. Conçu comme une réponse aux attentats de 2015 par cet apparatchik du Parti socialiste frustré de n'en être jamais devenu l'un des éléphants, le Mouvement du 9 décembre a connu son apogée au tournant des années 2020. Il appartient désormais à l'histoire politique de la France – sinon à son histoire religieuse.

C'est la légende dorée, celle d'un groupe de héros, au sens le plus antique du terme, confrontés autant aux agissements machiavéliques des adversaires les plus résolus de la laïcité – des adversaires prêts à tuer pour leur Dieu – qu'à la calomnie des belles âmes voulant à tout prix voir dans leur combat une croisade islamophobe.

Se pencher sur l'histoire du Mouvement du 9 décembre, c'est toucher à ce qui fait d'habitude défaut à l'historien : le *zeitgeist*, l'esprit du temps qui semble bien s'être incarné ici, pour le meilleur et pour le pire.

Retracer l'histoire du Mouvement, c'est plonger dans les derniers secrets de l'histoire contemporaine. Tout s'est joué dans les coulisses, ou plus discrètement encore, dans le tréfonds des consciences. [...]

Le Mouvement du 9 décembre est l'emblème des temps troublés que nous traversons. Il ne sera pas possible, dans ce seul ouvrage, de délier tous les destins qui s'y sont entrecroisés : il faudrait être romancier, il faudrait être Sauveterre, il faudrait être Balzac pour y parvenir.

Aurélien Bellanger
Les derniers jours
du Parti socialiste



978-2-02-157116-5

496 PAGES

140 × 205

23 €

DATE DE PARUTION

19 AOÛT 2024



♦ **RÉSUMÉ** ♦

Entre 2019 et 2021, la chronique d'un couple qui s'essouffle, Dan et Isabel, et de leurs deux enfants, chamboulés par le départ du jeune frère d'Isabel, fragile pilier de la famille: alors que le monde se referme sur lui-même pendant la pandémie, Robbie part s'installer en Islande. Et tout bascule. Fidèle à ses thématiques de prédilection, l'auteur dépeint avec brio un collectif de solitudes, explorant les vagabondages intérieurs de ses personnages, confrontés à leur sens du devoir, pendant une journée égrenée sur trois ans. Les problématiques du rôle maternel, de la dépression et de l'amour genré hantent Cunningham, qui tacle allègrement les réseaux sociaux et la gentrification de New York... Un récit d'une grande finesse, ciselé par un verbe somptueux et un vrai don pour la narration.

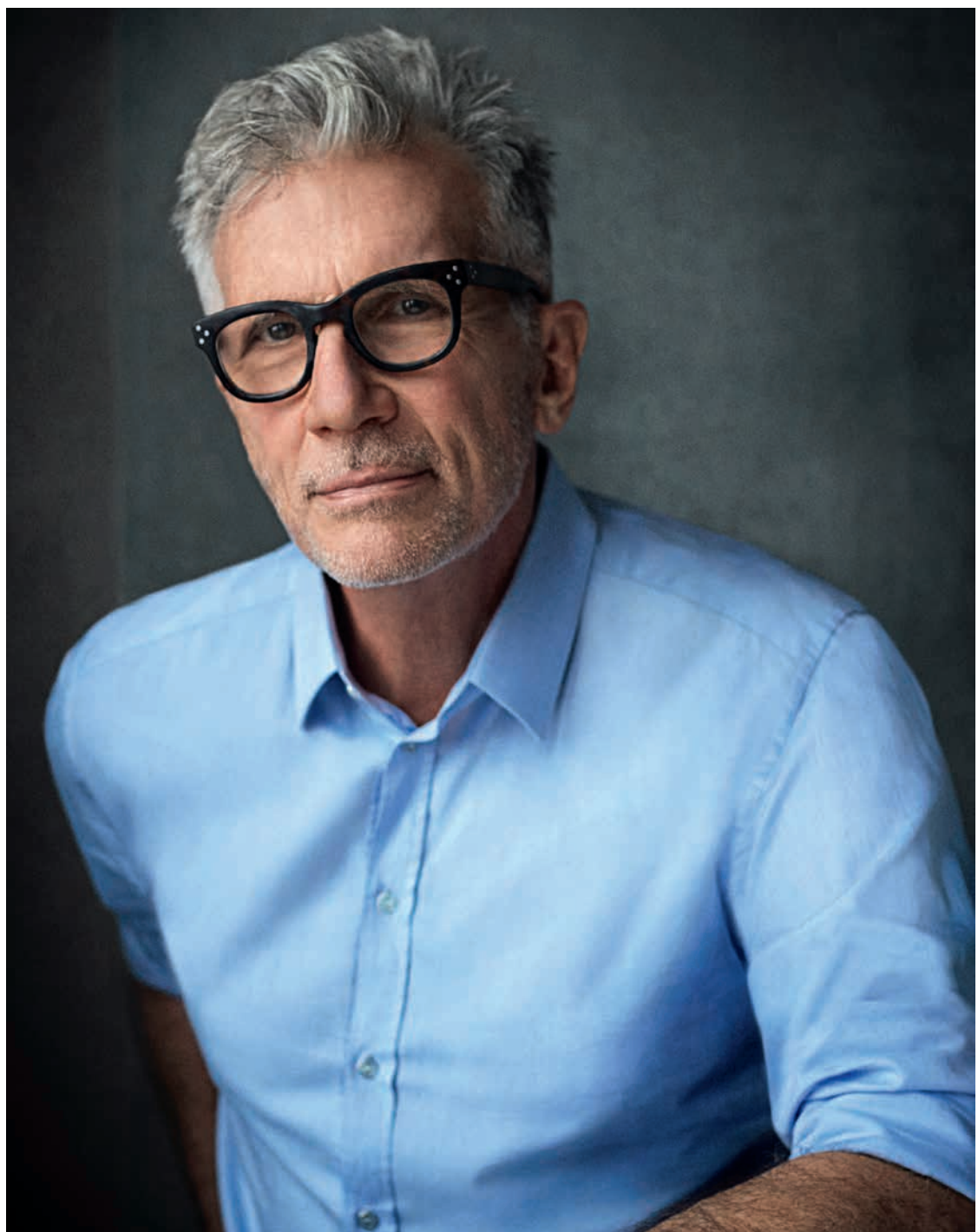
♦♦♦

Le nouveau chef-d'œuvre de l'auteur des *Heures*: une magnifique exploration de l'amour, de la perte et des limites de la vie de famille. Une chronique des illusions perdues.

♦♦♦

BIOGRAPHIE

Michael Cunningham, né en 1952, est un romancier et scénariste américain. Son roman *Les Heures* a reçu le prix Pulitzer en 1999 et a été adapté au cinéma par Stephen Daldry, avec Meryl Streep, Nicole Kidman et Julianne Moore. Il a enseigné à Columbia University et est actuellement professeur à Yale University.

UN JOUR D'AVRILTRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR **DAVID FAUQUEMBERG**

© RICHARD PHIBBS

**MICHAEL
CUNNINGHAM**

La presse en parle...

«Cunningham excelle à observer ses personnages de l'intérieur comme de l'extérieur.»

The Sunday Times

«Un portrait subtil d'un conflit émotionnel et psychologique.»

The Observer

«*Un jour d'avril* porte une attention particulièrement douce à ses personnages. Chaque nuance d'émotion est enregistrée.»

The Guardian

«Un texte qui vient nous rappeler que Michael Cunningham est l'auteur le plus élégant des États-Unis.»

The Washington Post

INTERVIEW

Michael Cunningham soupçonne ses livres d'être ennuyeux. Même après quatre décennies et huit romans, même après avoir remporté un prix Pulitzer et vendu des millions d'exemplaires des *Heures*, il ne parvient pas à se débarrasser de ce sentiment. «Je ne sais pas si c'est ma plus grande névrose, ou juste une de mes névroses, mais c'est ce qui m'arrive et j'ai du mal à m'en débarrasser.» En tant que jeune écrivain, cette peur l'a amené à abandonner livre après livre. Encore maintenant, alors qu'il a appris à faire taire cette petite voix intérieure, elle peut le faire vaciller. «Si vous ne parvenez pas à exorciser vos démons d'écriture, vous pouvez au moins apprendre à les identifier et à moins les écouter.» Et pour écrire *Un jour d'avril*, son premier roman en dix ans, il a dû sévèrement les museler. Ce nouveau livre, qui raconte l'histoire d'une famille new-yorkaise enfermée dans une proximité forcée par le confinement, paraît à un moment étrange, où la pandémie et ses conséquences sont omniprésentes mais largement absentes du cinéma, de la télévision et de la littérature.

De nombreux écrivains ont soigneusement évité d'évoquer la pandémie dans leurs derniers romans. Pourquoi avoir choisi cette période ?

Je n'avais pas spécialement envie d'écrire sur le sujet. Mais comment pourrait-on écrire un livre contemporain sans évoquer la pandémie ? Si je n'utilise jamais les mots « pandémie », « Covid » ou même « virus » dans le texte, cet élément fait inévitablement partie de la vie de mes

personnages. Mon éditeur américain a très bien résumé les choses : « C'est l'air que nous respirons dans ce roman, c'est la toile de fond, mais il ne s'agit pas de Covid. Tu crées des histoires à partir de petits moments humains, mais tu les opposes à des forces destructrices bien plus importantes. » En 2014, j'avais commencé à écrire une saga multigénérationnelle mais ce projet s'est arrêté net à l'arrivée du Covid. Toute son intrigue menait à un présent qui n'incluait pas la pandémie, alors qu'elle touchait littéralement chaque individu. J'ai abandonné ce livre mais je ne suis pas parvenu à en commencer un nouveau : qui avait besoin d'un roman ? Un roman implique un futur ; comment écrire lorsque l'avenir semble si incertain ? Ce n'est qu'avec l'arrivée du vaccin, de l'espoir qu'il donnait, que j'ai réussi à me remettre à l'écriture. Une fois la structure du roman trouvée, tout s'est mis en place très rapidement.

Un jour d'avril est un texte en trois actes, qui se déroulent chacun un 5 avril, en 2019, 2020 et 2021. D'où vous est venue cette idée ?

J'avais avant tout besoin de recréer une certaine cohérence, un certain ordre dans un monde qui, pendant un temps, semblait avoir perdu tout sens. Rappelez-vous, tout de même : nous avions peur que le courrier puisse nous tuer ! Virginia Woolf, dont la présence plane sur mon travail telle une sainte patronne, a qualifié les moments ordinaires mais profonds qui définissent la vie d'une personne de « moments d'être ». Le roman est presque entièrement construit à partir de tels moments. Sa structure est évidemment une référence à *Mrs Dalloway*, qui se déroule sur une seule journée et m'avait déjà inspiré *Les Heures*. Je suis particulièrement reconnaissant à Virginia Woolf de m'avoir permis de comprendre qu'un

roman peut avoir une réelle portée sans être physiquement volumineux et sans s'étendre sur un temps long.

Parlez-nous de cette famille de Brooklyn : Dan, qui s'accroche à la figure du musicien de rock qu'il aurait pu être ; Isabel, sa femme, qui maintient la famille unie ; leurs enfants, Violet et Nathan ; et le frère d'Isabel, Robbie, qui vit dans le grenier.

C'est très new-yorkais. Ils sont prisonniers de l'immobilier, entre autres. La situation dans laquelle ils se trouvent dans le premier tiers du roman, avant la pandémie, est la suivante : le mariage d'Isabel et Dan ne fonctionne pas très bien ; et chacun d'eux est, d'une certaine manière, amoureux de Robbie, le frère cadet d'Isabel, célibataire et gay. C'est une situation compliquée. Il s'agit d'idéalisme. Il s'agit de la personne avec qui vous ne pouvez pas avoir de véritable romance parce que c'est votre frère ou parce que vous êtes hétéro et marié à sa sœur – il s'agit d'une chimère, d'une personne représentant l'illusion d'une meilleure vie et qui incarne un ensemble étrangement vivifiant de limites absolues.

Quels « démons d'écriture » avez-vous rencontrés cette fois-ci ?

Au bout de soixante-dix pages, j'ai eu envie – comme toujours – de tout arrêter. Je craignais que mes personnages soient sans intérêt, des Blancs privilégiés se plaignant de leur vie. J'ai demandé à mon époux, mon premier lecteur depuis de nombreuses années, de me signaler tout ce qui était trop sentimental ou trop lent. Je voulais aussi que le texte rende compte de la gravité de cette période sans être trop pesant ou lyrique. Se posait également la question de la fin : il me fallait trouver un équilibre entre « Et tout rentra dans l'ordre » et un désespoir total. Même aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de penser au livre, bien meilleur, que j'aurais pu écrire – une autre de mes névroses d'écrivain. Pour moi, le livre terminé est entouré de nimbes, visibles de moi seul, représentant les diverses manières dont il aurait pu être écrit. Et tout cela est entouré, là encore visible de moi seul, par le livre immense que personne n'est capable d'écrire ●

♦ EXTRAIT ♦

Isabel se visualise assise là dans l'escalier tout au long des années à venir. Elle pourrait être le personnage d'un film européen : la Femme dans l'Escalier. Une femme paralysée par son propre égoïsme et sa trivialité, une femme consciente qu'elle aurait dû aimer sa vie davantage mais visiblement incapable de le faire au-delà de quelques incidents étranges, sans importance. Elle a vu une chouette à un endroit où cela n'était pas raisonnablement possible, et, sachant que les chouettes symbolisent forcément une forme d'infortune – serres et cri strident s'abattant depuis ce qui semblait pourtant être un doux ciel nocturne –, elle s'est rendu compte qu'elle ne pouvait ni monter ni descendre cet escalier. Et donc, elle ne bouge pas.

Elle resterait là, sourde à tous les appels, toutes les exhortations. Elle serait là quand ses enfants grandiraient, prenant l'habitude de passer devant elle en rentrant et en repartant de chez eux avec un rapide *Bonjour Maman*, ou *Bonne nuit Maman*.



978-2-02-154782-5

320 PAGES

145 × 220

22,50€

DATE DE PARUTION

19 AOÛT 2024



JULIA DECK

© HÉLÈNE BAMBERGER

ANN D'ANGLETERRE

♦♦♦

L'histoire d'une femme racontée par sa fille, au moment où sa vie vacille. Dans ce puissant récit autobiographique, Julia Deck explore l'énigme de la filiation.

♦♦♦

♦ **RÉSUMÉ** ♦

Avril 2022. En arrivant un soir chez sa mère, Julia Deck trouve celle-ci étendue sur le sol de la salle de bains, victime d'un accident cérébral. Selon les médecins qui la prennent en charge, ses chances de survie sont infimes. Commence alors une longue attente, faite d'angoisse et d'espoir de convalescence, à travers le dédale des établissements de soins, sur fond de crise hospitalière. En parallèle, Julia Deck raconte la vie de cette femme, issue d'une famille ouvrière anglaise, passionnée de littérature, qui s'est élevée socialement, est venue vivre en France, tout en restant marquée par son milieu d'origine et en continuant d'entretenir avec sa famille d'Angleterre un rapport étroit, complexe. Car au milieu de cette histoire Julia décèle une étrangeté, peut-être un secret - une tache aveugle dans le récit de sa filiation. Mais à cette interrogation seule sa mère, précisément, pourrait répondre. Un texte splendide sur les liens entre les mots et la vie, qui est aussi un geste d'amour bouleversant d'une fille envers sa mère.

BIOGRAPHIE

Née à Paris d'un père français et d'une mère britannique, **Julia Deck** a suivi des études de lettres, de journalisme et de psychologie, puis exercé divers métiers avant de se tourner pleinement vers l'écriture. Elle a précédemment publié cinq romans, dont *Viviane Elisabeth Fauville* (2012), *Propriété privée* (2019) et *Monument national* (2022), parus aux Éditions de Minuit et traduits en plusieurs langues.

♦ EXTRAIT ♦

J'ai vécu avec ma mère jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. La plupart du temps, nous étions seules toutes les deux. Elle m'a raconté pas mal de choses. Par la littérature, elle avait appris à façonner un récit, planter le décor, caractériser les personnages, nouer l'intrigue, enchaîner les péripéties jusqu'à un dénouement dramatique ou heureux, le plus souvent assorti d'une morale ironique, dans la veine des auteurs anglais. Le jour de l'accident, une vaste collection d'archives mentales s'est envolée. Je fixe ce qui me reste. C'est comme tendre la main à une personne qui bascule dans le vide. C'est un réflexe, une réaction mécanique pour retenir ce qui s'enfuit, faire obstacle à la disparition. C'est aussi une tentative pour répondre à la question que je n'ai pas pu poser à ma mère, résoudre l'énigme qui se trame dans ma famille anglaise depuis les années 1950.

Ann est baptisée par un pasteur anglican quelques jours après sa naissance. Je le découvre en tombant,

dans ses papiers, sur son certificat de baptême. Autant dire que la religion occupera très peu de place dans sa vie. Le grand-père Matthew impose à la maison une morale puritaine et rigoriste, mais détachée des questions de transcendance. Ici l'on se tient droit, fier de ne rien devoir qu'à son salaire et à ses mœurs au-dessus de tout soupçon. Jamais on ne se mêle à l'autre partie de la classe ouvrière, celle qui boit, cause des troubles sur la voie publique, bat sa femme et ses enfants. Nous n'avons rien à voir avec ces gens. Le fossé entre eux et nous se révèle presque aussi infranchissable que celui qui nous sépare de la classe moyenne, des notables plus ou moins prospères mais tous reconnaissables à leur accent, leurs consonnes plus prononcées, leurs voyelles moins traînantes. Quant à la haute société, elle pourrait aussi bien vivre sur une autre planète. Nous n'en avons jamais aperçu l'ombre de l'ombre.

MOT DE L'AUTRICE

J'ai choisi mon champ d'écriture il y a longtemps : le roman romanesque à personnages et intrigue. Je m'y tiens fermement plantée et je le clame haut et fort, même quand on ne m'interroge pas sur le sujet.

Sauf que.

Sauf que, depuis quelques années, je caresse l'idée d'un récit où je pourrais enfin dire la « vérité ». Comme si je savais ce qu'est la vérité. Comme si cette vérité ne logeait pas dans les romans et que l'autobiographie permettait de l'affronter toute nue au lieu d'en passer par des détours. Comme si le roman n'était qu'artifice pour préserver l'entente des familles.

Au printemps 2022, ma mère subit un accident cérébral catastrophique, aux conséquences énormes et définitives. Ses jours se comptent sur le doigt d'une main. Or nous n'en avons pas terminé toutes les deux. Il me reste à lui poser une question essentielle, lourde de répercussions sur nos vies.

Ce récit est une enquête pour tenter de répondre à la question que je n'ai pas réussi à formuler lorsqu'elle était en mesure de me parler, résoudre l'énigme suscitée par la vie de ma mère. Il recrée une trajectoire obscure et vaillante, menée contre les déterminations sociales. Ann a traversé les bombardements qui s'abattaient sur l'Angleterre au début des années 1940, la Reconstruction, la Nouvelle Vague, la Dolce Vita, le Swinging London, l'après-Mai 68, la délicieuse vulgarité des années 1980, la grisaille des années 1990, le Paris du nouveau millénaire. Ce livre retrace notre vie à toutes

les deux, les cinquante années où nous avons appris à nous connaître, à nous comprendre à travers la littérature. Ma mère et moi sommes étrangères par définition. La langue qui est naturelle à l'une est étrangère à l'autre.

C'est aussi l'histoire d'un refus de la mort. Heurtée de plein fouet par une situation à laquelle rien ne m'avait préparée, je l'ai endossée comme une traversée fatidique. Je connaissais la situation de l'hôpital. Je ne soupçonnais pas l'état de dégradation de certains services, ceux qui prennent en charge les plus vieux, où les médecins n'ont souvent plus le temps de pratiquer la médecine, trop occupés à orienter le peu de ressources disponibles vers les patients présentant le meilleur pronostic, à faire tourner les lits. Je connaissais la réputation des EHPAD. Je n'imaginai pas la concurrence féroce que se livrent certains établissements privés pour renouveler leur clientèle, transitoire par nature. L'expérience que nous avons vécue avec ma mère m'a fait dérailler au sens propre. Face à l'avalanche d'injonctions contradictoires formulées par les établissements de soins ou l'administration, je suis sortie de mes rails, dans ma vie personnelle et dans mes choix d'écriture. Condamnée par la médecine, Ann s'est une fois de plus élevée contre le destin statistique. En dépit de circonstances spécialement hostiles, elle a rejeté loin d'elle le négatif de la vie, dans une sorte de déni opiniâtre et enthousiaste. La force qui l'a fait croire l'a vaincue, mais pas tout à fait ●

MOT DE L'ÉDITEUR

Il y a une émotion de lecture particulière à voir un écrivain emprunter dans son œuvre une direction nouvelle. Ici, pour la première fois, Julia Deck revendique une veine intime, autobiographique. Deux voies narratives s'entrelacent au long du texte. Celle qui retrace les étapes, parfois kafkaïennes, de l'hospitalisation de sa mère, que les médecins ont condamnée et qui, comme elle l'a toujours fait, déjoue les pronostics. Et celle qui, en racontant la vie de cette femme, se mue en questionnement sur son histoire familiale. Les lecteurs des romans de Julia Deck retrouveront son art subtil du récit,

sa tonalité décalée, sa fine ironie, qui donnent à cette quête personnelle une intensité et une élégance singulières. Quant à ceux qui rencontreront son écriture avec ce texte magnifique, ils y découvriront l'acuité d'un regard, une lucidité poignante ●

Julia Deck
Ann d'Angleterre



978-2-02-157653-5

240 PAGES

140 × 205

19 €

DATE DE PARUTION

19 AOÛT 2024



♦♦♦
 Une plongée
 éblouissante de rage
 et d'espoir
 dans l'intimité d'une
 adolescente iranienne.
 ♦♦♦

♦ RÉSUMÉ ♦

Chiraz, automne 2022. Au cœur de la révolte «Femme, Vie, Liberté», Badjens, une Iranienne de 16 ans, escalade une benne à ordures, prête à brûler son foulard en public. Face aux encouragements de la foule, et tandis que la peur se dissipe peu à peu, le paysage intime de l'adolescente rebelle défile en flash-back: sa naissance indésirée, son père castrateur, son smartphone rempli de tubes frondeurs, ses copines, ses premières amours, son corps assoiffé de liberté, et ce code vestimentaire, fait d'un bout de tissu sur la tête, qu'elle tente par tous les moyens de contourner jusqu'à s'en affranchir pour de bon. Et si dans ce surnom de Badjens, «mauvais genre» ou «espiègle» en persan, choisi dès sa naissance par sa mère, se trouvait le secret de son émancipation? De cette transformation radicale, racontée sous forme de monologue intérieur, Delphine Minoui livre un bouleversant roman d'apprentissage où les mots claquent pour tisser un nouveau langage, à la fois tendre et irrévérencieux, à l'image de cette nouvelle génération en pleine ébullition.

BIOGRAPHIE

D'origine iranienne, lauréate du prix Albert-Londres et grand reporter au *Figaro*, **Delphine Minoui** couvre depuis vingt-cinq ans l'actualité du Proche et du Moyen-Orient. Publiés au Seuil, ses récits, *Je vous écris de Téhéran* et *Les Passeurs de livres de Daraya* (Grand Prix des lectrices *ELLE*), ont connu un immense succès et ont été traduits dans une dizaine de langues.

DELPHINE MINOUI BADJENS



© BÉNÉDICTE ROSCOT

INTERVIEW

Avec *Badjens*, vous revenez sur un sujet qui vous tient à cœur, la résistance des femmes iraniennes, mais cette fois-ci en vous glissant dans la peau d'une adolescente. Pourquoi ce parti pris d'un texte aussi intimiste ?

J'ai été bouleversée par le décès de Mahsa Amini, tuée en septembre 2022 après son arrestation par la police des mœurs pour un voile mal porté. Mais c'est la mort, quelques jours plus tard, de Nika Shakarami, une Iranienne de seize ans, qui m'a encore plus dévastée. Deux vidéos ont vite émergé sur les réseaux sociaux. Sur la première, on la voit, coupe à la garçonne et pantalon baggy, chanter gaiement devant ses copines. Sur la seconde, elle brûle son foulard obligatoire en pleine manifestation... quelques minutes avant d'être abattue par les agents du régime. Comment expliquer qu'une fille si jeune, si pétillante, ait pris un tel risque ? Qu'est-ce qui a poussé d'autres adolescentes, après elle, à marcher vers la mort face aux balles des miliciens ? Pendant des mois, j'ai épluché à titre posthume leurs pages Instagram, leurs chaînes Telegram, leurs vlogs sur YouTube. Grâce à WhatsApp, je suis entrée en contact avec des Iraniennes à travers le pays. Je me suis imprégnée de cette langue à part, à fleur de peau, aussi schizophrénique que leur vie, où se côtoient émojis et poésie, rage de vivre et pensées suicidaires. J'ai voulu, sous ma plume, faire vibrer leurs mots. Redonner vie à la parole de Nika, de Sarina, d'Armita et de toutes les jeunes victimes du régime théocratique iranien. Les immortaliser à travers ce monologue fictif. Raconter leur histoire intime puisqu'elles ne sont plus là pour le faire.

Deux autres femmes tiennent une place majeure dans le récit de *Badjens* : sa mère et sa grand-mère. Quel regard porte-t-elle sur ses aînées ?

Badjens appartient à la génération Z. C'est une petite-fille de la révolution islamique de 1979 : biberonnée à la propagande religieuse, au culte des martyrs de la guerre Iran-Irak, accro à TikTok et aux réseaux sociaux. Elle a été élevée dans le sentiment permanent de culpabilité et de péché, et en même temps elle est indomptable : rejetant le mimétisme imposé à l'école, rechignant à mémoriser les versets du Coran de sa grand-mère, dansant sur les tubes rap des chanteurs underground, inventant des stratagèmes pour échapper au contrôle quasi policier de son père. Elle se sent également très différente de sa mère, qui, elle, est plus encline à courber l'échine et à accepter les compromis. Sa mère, c'est la génération des réformes politiques à dose homéopathique, des foulards colorés et des mèches rebelles

pour contourner le code vestimentaire en vigueur. *Badjens*, elle, veut tout faire tomber d'un coup : le voile, le régime, les lois rétrogrades où la femme ne vaut que la moitié d'un homme. Mais cette audace-là, elle sait qu'elle la doit aussi à sa mère, discrète complice de son émancipation, qui lui offre en douce la liberté dont elle-même a toujours été privée.

Votre livre, en écho au mouvement « Femme, Vie, Liberté », né après la mort de Mahsa Amini, revient sur la question du foulard obligatoire. Comment votre narratrice, obligée de le porter depuis l'âge de neuf ans, parvient-elle finalement à s'en affranchir ?

Le voile, tout comme le vêtement, est la première enveloppe du corps. C'est une seconde peau. Forcée de le porter, *Badjens* perd son identité. Sous son foulard, elle se sent invisibilisée. Elle vit également sous une pression psychologique permanente. Et si son hidjab glissait ? Et si elle se faisait arrêter ? À force, elle finit par se créer un double personnage : à la maison, et dans la rue. Elle doit mentir pour survivre. Avec les années, elle apprend à ruser, en se rasant les cheveux ou en vissant une casquette sur sa tête pour assister aux matchs de foot, réservés aux hommes. Ironiquement, les femmes de la génération de sa mère n'ont jamais fait de la question du voile leur priorité. Elles se disaient : battons-nous d'abord pour la liberté, ensuite contre le foulard obligatoire. Depuis la mort de Mahsa Amini, ces deux combats vont de pair. En fait, ils sont inséparables. Les filles de l'âge de *Badjens* sont beaucoup plus lucides, elles rejettent en bloc toute forme de concession. Elles veulent disposer par elles-mêmes de leur propre corps. Et pouvoir enfin dire : j'existe !

L'Iran a une longue tradition de la transgression par l'art et la poésie. *Badjens*, aussi, s'inscrit dans cette lignée-là ?

Il y a cent cinquante ans, l'illustre Tâhereh – dont les poèmes sont aujourd'hui censurés en Iran – fut tuée après s'être dévoilée devant une assemblée d'hommes. Plus tard, d'autres poétesses, Forough Farrokhzad ou encore Simin Behbahani, ont défié les tabous en vigueur en chantant la liberté, l'amour, le plaisir, parfois l'érotisme. *Badjens* est l'héritière de cette insubordination contre le patriarcat social et étatique. Le combat de sa génération est un mélange de Mai 68 et de #MeToo, où les corps et les paroles se libèrent en même temps. Soudain, elle ose tout dire : le harcèlement des hommes, mais aussi le droit à exprimer son propre désir, à être fière de son corps, de ses formes, de ses cheveux. Pour mettre à nu ce cri, *Badjens* utilise les outils de sa génération : quelques vers sur Instagram, des slogans sous forme de graffitis muraux, des tatouages... La peau revit, respire de nouveau, sous l'empreinte de mots non plus imposés, mais choisis et assumés ●

♦ EXTRAIT ♦

En fin d'après-midi, on migre vers le parc et on se pose sur un banc. Sepideh sort les cigarettes. Leyla ouvre un paquet de biscuits.

Je chipe des kakis bien mûrs dans le carré des arbres fruitiers - j'adore la sensation âcre qu'ils laissent au fond de la gorge.

En l'absence de patrouilles, mobilisées sur le front sanitaire depuis la pandémie, on laisse tomber nos foulards et on s'amuse à comparer la longueur de nos cheveux. Ils ont tellement poussé pendant le confinement.

- Rébellion capillaire ! glousse Leyla en dénouant sa queue-de-cheval.

Avec sa raie au milieu, c'est Jenna Ortega tout craché.

Je glisse mes doigts dans sa crinière qui lui tombe à la taille pour lui faire deux jolies nattes comme l'actrice américaine en disposant trois mèches de part et d'autre de ses épaules.

Sepideh, beaucoup moins chevelue, réclame à son tour une tresse. Puis je bascule ma tête en arrière pour qu'elle me coiffe aussi.

En quelques minutes, la tresse devient ce fil indocile qui nous relie les unes aux autres.

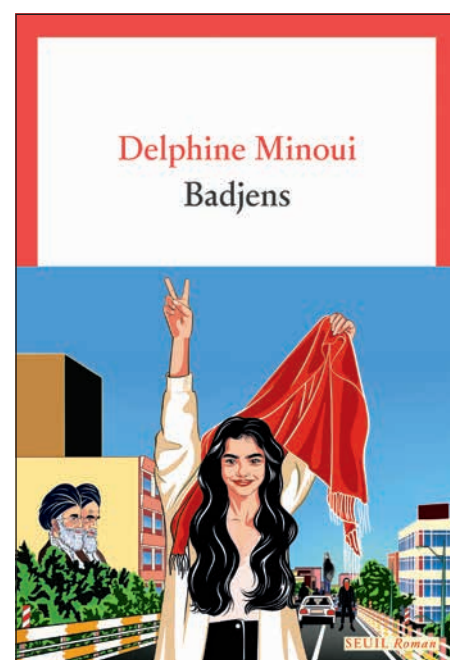
J'ai lu quelque part qu'il y a très longtemps les femmes s'échangeaient des mèches de cheveux en guise d'amitié. Petite, Maman me parlait souvent de la légendaire Chehelguissou, « la femme aux quarante chevelures ». Elle avait ce pouvoir extraordinaire de faire pousser la végétation : aussitôt qu'un de ses cheveux effleurait un arbre mort, il reverdissait.

Je raconte l'histoire aux copines, en évoquant un autre rituel ancestral, propre à la province de Fars, dont Chiraz est le chef-lieu : à la mort de leur époux, les veuves enroulaient leurs cheveux coupés autour de leurs poignets pour y verser toutes leurs larmes en espérant que le défunt renaisse sous une autre forme.

- Pas surprenant que les mollahs veuillent nous couvrir la tête : ils craignent le pouvoir de nos cheveux ! renchérit Leyla en ramassant un journal abandonné au sol.

Adossées à notre banc, on s'amuse à passer en revue ses gros titres. Le vaccin chinois. Trump qui fait la gueule à Khamenei. La fin du deal nucléaire. Le retour des sanctions américaines. L'inflation galopante. On blague sur les bébés Covid qui naîtront dans quelques mois, et sur le nombre de divorces, qui va sans doute exploser. On parle surtout des vacances d'été. De ce qu'on fera. Ou qu'on ne fera pas.

Et puis on joue à « cap ou pas cap » en regardant passer les garçons...



978-2-02-154172-4

160 PAGES

140 × 205

18 €

DATE DE PARUTION

19 AOÛT 2024



**XABI
MOLIA**

LA VIE OU PRESQUE



♦♦♦
Trois amis,
trois écrivains,
trois destins.

♦♦♦

♦ RÉSUMÉ ♦

Années 1990, sur la côte basque. Trois adolescents, Paul, Simon et Idoya, nouent une amitié indéfectible autour d'une même passion : l'écriture. Cette vocation partagée les conduira vers des destins aux antipodes. Leurs espoirs, leur quête d'absolu comme leurs désillusions composent une trame vertigineuse qui nous emporte des années Nirvana jusqu'au milieu du **xxi**^e siècle. Un magnifique roman sur le souffle de la création et la recherche du bonheur.

INTERVIEW

L'acte d'écrire et la figure de l'écrivain étaient déjà présents dans certains de vos précédents livres, mais jamais encore vous n'en aviez fait les motifs principaux de vos romans. Pourquoi maintenant ?

Peut-être parce que ma vie d'écrivain est plus avancée, et que j'ai plus de choses à dire aujourd'hui sur ces sujets ! Sans doute aussi à cause d'un paradoxe qui me frappe : l'époque paraît peu propice à la littérature et pourtant les livres sont là, ils résistent. Alors que tout doit aller vite, que tout se dématérialise, pourquoi est-ce qu'on continue de vivre avec eux ? D'où vient ce besoin, ce plaisir, chez les lecteurs, chez les écrivains, chez les libraires ? C'est avec ces questions que je me suis lancé dans cette histoire.

Votre dernier roman publié, *Des jours sauvages* (Seuil, 2020), retrace le quotidien des rescapés d'une catastrophe épidémique qui ont échoué sur une île déserte. C'était un roman prémonitoire, écrit bien avant le Covid, avec des accents de dystopie. Cette

fois-ci, *La vie ou presque* nous entraîne jusque dans les années 2070. Imaginer une vie à vos personnages bien au-delà de notre présent vous permettait d'aborder les angoisses entourant l'intelligence artificielle qui concernent tout particulièrement les artistes et les écrivains ?

Ce n'était pas du tout prévu quand j'ai commencé à écrire ce livre ! Je voulais « raconter des vies », et aussi, de manière oblique, raconter la mienne. Ça impliquait de commencer à la fin des années 1970 et, pour aller jusqu'au bout, d'avancer plus loin qu'aujourd'hui. Beaucoup plus loin ! Pendant que j'écrivais, la révolution ChatGPT a eu lieu et il est devenu évident que, pour mon récit, l'IA allait être un sujet incontournable. La compétition entre les conteurs humains et les conteurs artificiels, elle arrive, elle aura lieu demain. Est-ce que ça va nous humilier, nous annuler ? Ou nous stimuler au contraire ? Comme le cinéma a bouleversé beaucoup de pratiques d'écriture au XX^e siècle, les intelligences robotiques vont influencer notre façon d'écrire.

En écrivant délibérément trois destinées si différentes pour vos personnages, vous aviez à cœur de montrer comment le hasard et l'imprévisible gouvernent nos vies ?

On vit tous avec la question « Et si... ? ». Les chemins qu'on n'a pas empruntés, les événements, bons ou mauvais, petits ou grands, qui auraient pu changer le cours de nos existences. Entrelacer les parcours de ces trois amis écrivains, c'est raconter des vies possibles... Le point de départ est presque le même pour les trois : le même quartier, les mêmes ambitions. Et puis tout sera très différent. La fidélité à nos idéaux, à nos désirs adolescents, s'est ainsi retrouvée au cœur du livre : on en fait quoi, de ces promesses originelles qu'on s'est faites à soi-même ? On s'y tient, on les adapte, on les renie...

Il y a aussi dans ce nouveau roman des passages très drôles sur le monde des lettres. Vous vous êtes particulièrement amusé à glisser des clins d'œil sur des écrivains que nous connaissons tous dans votre histoire ?

Je raconte la France d'aujourd'hui. Alors, forcément aussi, le milieu littéraire d'aujourd'hui. Je n'avais pas spécialement envie de me moquer de telle ou telle personne, de faire du name-dropping. Mais il faut reconnaître que, dans ce milieu, il y a matière à rire, beaucoup. Les ego surdimensionnés, les postures sur les réseaux sociaux, tous nos rites bizarres, comme la course aux prix ou l'élection à l'Académie française... Je voulais raconter ce monde commun à la plupart des écrivains, connus et inconnus. C'est notre écosystème.

Vos trois personnages sont donc Paul et Simon, deux frères devenus ennemis, et leur meilleure amie, Idoya. C'est un magnifique portrait de femme, intense, originale, libre. Comment vous est-elle venue ?

Elle s'est vraiment imposée à moi ! Et en la regardant débarquer dans mes notes

préparatoires je me disais : c'est fou comme, dès qu'on pense à la figure de l'écrivain, le stéréotype masculin reste prédominant. Idoya casse tous ces codes. L'ermite dans la forêt, le génie perfectionniste, le Bartleby de l'édition... c'est elle ! Et puis elle incarne une forme d'héroïsme qui revient dans mon travail, livre après livre. J'aime les personnages obstinés, qui font le choix d'une vie obscure et difficile au nom d'un idéal auquel ils ne renonceront jamais ●

♦ EXTRAIT ♦

Ce qu'Idoya écrit n'est jamais digne d'être lu. Si certains écrivains sont des curés, elle, Idoya Bosz-Vidal, ne vaut pas mieux qu'un enfant de chœur : elle se reproche ses gentillesse et son penchant pour les effets qui font des bruits de grandes orgues. Devant leur insistance, elle abandonne un soir aux frères Marcillac les trois premières pages d'un roman qu'elle n'est pas sûre de poursuivre. Un convoi de prisonniers descend une route de montagne ; au-dessus d'eux, le ciel est à l'orage ; la ville où ils vont être exécutés tremble sur l'horizon. Paul et Simon blémissent, la description est somptueuse. Près du feu de camp qu'ils ont allumé sur la plage, leur jeune consœur paraît touchée par ces éloges. Elle voudrait tant y croire.

Déjà, elle rêve au livre parfait, celui qui dira tout de la vie ou presque. Cependant elle ignore quelle forme il faudra lui donner. Doit-il être ample ou bref, embrasser les siècles, parcourir les continents, sonder au contraire un infime fragment du monde et faire de lui un monde, sidérer par sa rigueur et sa sobriété, briller d'une inventivité inépuisable, elle ne sait pas le dire. Mais elle voudrait que chaque phrase soit une œuvre, chaque page un triomphe, et que chaque détail, même le plus négligeable, y tienne lieu de rouage, que tout s'ajuste comme dans le mécanisme d'une boîte à musique. Sans doute quelques-uns, avant elle, ont-ils poursuivi le même idéal. Lisant *Les Choses*, Idoya sent que Georges Perec s'est approché de ce livre rêvé. Elle y revient si souvent qu'elle peut en réciter des paragraphes. Bientôt, plusieurs passages lui paraissent quand même un peu trop sentencieux. Elle ose parfois les rayer (« Certains bonheurs de vivre, furtifs, évanescents, illuminaient leurs journées. ») ; elle trouve le livre meilleur.

Lorsqu'elle ne songe pas au grand livre qu'elle écrira si elle en a la force et le talent, Idoya, inspirée par les Marcillac, s'efforce maintenant d'être une adolescente comme les autres. Elle regarde les séries américaines de la Cinq, fume ses premières cigarettes, écoute Skyrock tard le soir, tombe amoureuse, tente d'être aimée.

BIOGRAPHIE

Xabi Molia, né en 1977 à Bayonne, est l'auteur de sept romans et de deux recueils de poésie. Ses récits mettent souvent en scène des personnages dont la vie bifurque à la suite d'événements extraordinaires. Au cinéma, il a signé trois longs-métrages et des documentaires sur le football et le décrochage scolaire. Il a travaillé sur des séries (*No Man's Land* pour Arte, *Mister Spade* et *Les Sentinelles* pour CANAL+). Le film de Diego Ongaro *Down with the King*, que Xabi Molia a coécrit, a reçu le Grand Prix de Deauville en 2021.



978-2-02-157511-8

240 PAGES

140 × 205

20 €

DATE DE PARUTION

19 AOÛT 2024



CORINNE ROYER**CEUX DU LAC**

♦♦♦

Après le succès critique de *Pleine Terre* (Actes Sud, 2021), Corinne Royer signe un roman brûlant et onirique où la protection de la nature sert de prétexte à l'expulsion d'une famille.

♦♦♦

♦ **RÉSUMÉ** ♦

Un père veuf et solitaire, une fratrie de six, un vieux chien à la mâchoire de vampire. À quelques kilomètres du centre-ville de Bucarest, les Șerban vivent dans une cabane au bord d'un lac où la nature a depuis longtemps repris ses droits. Au rythme des saisons, Sasho, Naya et leurs frères grandissent en liberté, chérissant le choix âpre et singulier d'une vie en marge. Jusqu'au jour où les autorités, pour créer une réserve naturelle, les somment de quitter ce coin d'eau et de terre, le plus beau du monde, le leur.

Inspiré d'une histoire vraie, *Ceux du lac* raconte l'impossible adieu d'une famille tzigane à un royaume qui lui est désormais interdit. Au cœur des contradictions de la Roumanie contemporaine, les Șerban ne peuvent ni s'adapter ni complètement résister.

Reste une ultime espérance, la promesse faite par Sasho à sa petite sœur Naya de marcher sur les traces des bisons des Carpates.

Convoquant tour à tour réalisme et onirisme, burlesque et tragique, poésie et folklore, un roman porté par un amour profond de la nature et des mots, qui bouscule notre lien à l'autre et au sauvage.

BIOGRAPHIE

Corinne Royer vit dans le parc naturel régional du Pilat, au sud de Saint-Étienne. Après cinq ouvrages, dont *Pleine Terre* (Actes Sud, 2021), lauréat du prix Mouans-Sartoux du Livre engagé pour la planète et sélectionné par le prix des Libraires 2022, *Ceux du lac* est le premier roman qu'elle publie aux Éditions du Seuil.



© BÉNÉDICTE ROSCOT

INTERVIEW

Votre roman a pour point de départ un fait réel : une famille tsigane installée aux abords d'un lac près de Bucarest est menacée d'expulsion dans le cadre d'un projet de réserve naturelle. Pourquoi vous êtes-vous intéressée à cette histoire et à ce pays, la Roumanie, et plus précisément au delta de Văcărești ? À quoi font-ils écho en vous ?

Une partie de mon enfance traîne quelque part, dans un parc public du village où j'ai grandi, sur les marches d'une caravane où vivait une famille tsigane d'origine roumaine. J'en garde un souvenir mélancolique, un sentiment d'envoûtement lié à la liberté promise par tout univers alternatif, en dehors du temps et des codes. On ne résiste pas à un tel appel dans les heures aventureuses de l'enfance ! J'ai développé cet attachement en me plongeant dans la littérature roumaine et la poésie tsigane, qui sont d'ailleurs très présentes dans mon texte. Lorsque j'ai découvert l'histoire vraie de la fratrie de Văcărești, je m'intéressais aussi à ce que l'historien Guillaume Blanc nomme le « colonialisme vert », c'est-à-dire l'appropriation, par ceux qui prônent la grande cause écologique, de certaines terres au détriment des autochtones qui y vivent. Cela pose évidemment une question éthique mais aussi la question de notre rapport au monde sauvage. Ne sommes-nous plus capables de vivre avec les bêtes ? Doit-on leur réserver des sanctuaires auxquels n'accéderaient que les individus qui en ont les moyens et l'opportunité, dans une forme de marchandisation du vivant ? Quelles interactions peuvent encore exister dans ce qui ressemble à une ségrégation de l'espace poussée à l'extrême : les hommes d'un côté, les animaux de l'autre ? Enfin, le contexte géographique du roman, parce qu'il se situe dans un pays de l'Est, touche à ma fascination pour les équilibres instables : entre modernité et archaïsme, entre appartenance à l'Europe et identité forte, entre stabilité et soubresauts de l'Histoire.

Votre précédent roman, *Pleine Terre*, s'emparait du malaise des paysans français et d'une certaine révolte face à la norme imposée. Comment inscrivez-vous *Ceux du lac* par rapport à vos autres livres ? Quels sont leurs liens, peut-être souterrains ?

Oui, il y a une forme de continuité. Sans doute parce que les obsessions font leur travail : elles obsèdent ! On retrouve dans *Ceux du lac* le thème de la dépossession, pas forcément matérielle, mais au sens de la confiscation des espérances. S'y affirme aussi la volonté de donner voix à ceux considérés comme des minorités indésirables, ceux qui perpétuent une existence dans les marges, refusant un

modèle imposé et une injonction à un bonheur formaté. Il y a également une affection pour les personnages à la psychologie ambiguë, cette part insaisissable de la nature humaine qui glisse d'entre les mains sitôt qu'on cherche à la saisir. Je trouve passionnant d'essayer non pas de l'attraper mais d'en ressentir le frôlement, d'initier ce contact avec ce que nous sommes vraiment, à la fois forts et vulnérables, courageux et lâches, matière à écœurement comme à émerveillement. Tous mes textes procèdent de cette introspection qui n'entend pas forcément lever des zones d'ombre mais essaye d'atteindre la justesse, autant dire accepter de se regarder comme des êtres tout à fait lisibles et pourtant totalement mystérieux. Le thème de la nature est récurrent, certainement parce que je vis à l'orée des bois et que mon lien au sauvage n'a jamais été rompu. Le roman s'ouvre avec des airs de *nature writing*, mais c'est aussi un roman social, un roman d'amour, ou un texte qu'on pourra qualifier de roman engagé. L'idée me plaît qu'il n'entre pas tout à fait dans une case. À sa façon, lui aussi, il expérimente les marges et les lisières...

Ceux du lac affirme avec allégresse son exigence romanesque et, à vous lire, on sent chez vous une grande envie d'explorer différents registres littéraires, ne serait-ce que dans les poèmes en prose qui scandent le texte. Comment conciliez-vous ces deux aspirations : une narration ample et une telle singularité dans l'écriture ?

Bien qu'inspiré d'une histoire réelle, c'est un texte sur lequel s'est exercée toute ma liberté d'autrice de fiction, sur la forme comme sur le fond. Il y a des scènes très cinématographiques et l'écriture vise à retranscrire non seulement l'action mais l'ampleur de ce qui se joue dans les corps et dans les cœurs. Je suis, au cours de cette narration, plutôt fidèle à mon écriture habituelle, une écriture nourrie des grands textes classiques. Et puis, il y a dans le roman cette autre voix, celle de Sasho, l'aîné de la fratrie, une fois embarqué dans le train N° 877. Il s'agit d'un flux de pensées scandé à la première personne pour lequel il me paraissait nécessaire de trouver une musique particulière parce que mon personnage est à ce moment de l'histoire dans un état presque second, et également parce que cette partie du texte tend vers le passage d'une perception à une autre, du conscient à l'éthéré, au céleste, peut-être le passage de la vie à la mort... En écrivant ce monologue en vers libres, j'ai pensé à une ballade grecque médiévale, la chanson populaire *Le frère mort*, dont l'équivalent albanais est assez connu puisque Ismaïl Kadaré en a tiré un roman. J'ai tenté de m'inscrire dans cette notion de légende balkanique en optant pour une voix habitée, onirique, poétique. Ce sont des passages très incarnés, et parfois un peu déjantés, que j'ai eu un grand plaisir à écrire ●

♦ EXTRAIT ♦

Pieds. Mains. Respiration.

Car il s'agissait de créer l'onde juste, ni trop puissante ni trop légère. Il savait ce qu'il faisait, Sasho ; il suivait le cours de ses pensées en même temps qu'il remontait celui de la rivière. Tout ce qu'il y avait en lui de déterminé et de vaillant se renforçait dans les flots de la Dâmbovița. Il ne sentait plus le manque d'air atrophié ses poumons, ni le battement cognant contre ses tempes, ni même la boue qui se logeait dans ses yeux. Il était tout à son désir et son désir était impérieux et multiple : battre son record d'apnée, forcer le corps à dépasser ses limites, pousser les poissons jusqu'au piège mortel, impressionner ses frères qui l'attendaient plus haut.

Tandis qu'il se répétait mentalement, Muscle ton dos, Sasho, muscle tes bras, muscle tes jambes, il éprouvait un sentiment de toute-puissance jusqu'alors méconnu. Il lui semblait qu'il aurait pu tout dévorer de ce qui l'entourait, dévorer et dévorer encore ; non pas dans un élan furieux, mais calmement, le plus calmement du monde. Dévorer les batraciens et les poissons. Dévorer les herbes et les pierres. Dévorer le ciel et les nuages. Dévorer les frères. Tout dévorer. Il avait faim, et cette faim ne migrerait pas dans l'abdomen. Elle stagnait dans son cerveau comme une poche de sève pas encore percée. Il voulait bourgeonner, éclore dans la lumière. Il voulait reprendre aux âmes errantes les territoires conquis par leurs offensives nocturnes. Il voulait en finir avec la fatalité, comme avec les injonctions d'un père autoritaire dont il ne supportait plus les excès.

Souvent, il rêvait d'une revanche éclatante. [...]

Sasho renvoya le vieux Moroï afin que le père ne s'inquiétât pas de son absence. Il s'allongea sur l'herbe pendant que Ruben et Naya s'invectivaient autour de la délicate identification du sexe des poissons morts. Il sentait ses muscles se relâcher après les efforts fournis pendant la nage. Une quiétude presque parfaite l'envahissait. Cette félicité contrastait avec les appétits démesurés qu'il avait ressentis dans la rivière. Autour de lui, tout était beau et disponible. Il n'avait rien à soustraire par la force. Les choses s'offraient ; le bleu du ciel ourlé des premiers nuages, les jeunes ramures des peupliers agitées par le vent, l'onde presque calme de la rivière dans son lit argenté. Toutes ces offrandes lui faisaient oublier la venue des agents de la ville jusqu'à la cabane et la menace qui pesait désormais sur leur vie dans le delta de Văcărești.

Il oubliait sa rage. Il oubliait sa faim.

Corinne Royer
Ceux du lac



978-2-02-156008-4

288 PAGES

140 × 205

20 €

DATE DE PARUTION

19 AOÛT 2024



ANOUIK SCHAVETZON



© BÉNÉDICTE ROSCOT

• RÉSUMÉ •

Luna, jeune adulte, a déjà une longue histoire derrière elle, et des souvenirs sombres ou étincelants. L'incendie, autrefois, dans l'immeuble du douzième arrondissement en bordure du périphérique parisien, évacuation générale dans la nuit, Le feu! Au feu! Un cambriolage juste avant un Noël du temps de l'enfance, et les plus beaux cadeaux qui s'évaporent. La séparation des parents. Son père assez absent. Sa mère qui traverse la moitié de l'Île-de-France pour aller donner ses cours de philosophie au lycée. C'est qu'on est dans un entre-deux. Social d'abord : un sou est un sou dans la réalité quotidienne de l'immeuble HLM où Luna partage sa chambre avec sa sœur Esther tout en bénéficiant d'une appartenance culturelle supérieure, payée d'une admission dans un lycée réputé du Marais au sein duquel il lui est difficile de trouver sa place. Entre-deux encore par le fait d'être métisse, une métisse dont la chevelure naturelle lumineuse attire l'œil et les remarques, souvent déplacées. Un soir de printemps, en mai, dans une discothèque, pause au fumoir avant la prochaine danse, un mec qui s'approche, qui hume, qui s'électrise : « Tu viens d'où? », question violente, convocation de clichés coloniaux, assignation à identité. Le corps de Luna se tend, en un réflexe de défense. Elle en connaît bien les courbes : à quatorze ans, une scoliose aiguë avait imposé un féroce corset. Les corps ont une histoire, leur histoire propre. Mais ils s'inscrivent aussi dans l'autre histoire, la grande, celle qui les dépasse, à laquelle on les réduit souvent.

En riposte, Luna forge ses armes pour qu'à la question « Tu viens d'où? » elle réussisse enfin à substituer cette autre interrogation, tellement plus vivifiante : « Tu vas où? » Son grand-père peut surgir alors des archives, avec de sages paroles qui l'aident à s'orienter.

Cela se passe à Paris. Les couleurs jouent un rôle fondamental. Oui, c'est un roman en couleurs.

LE BLEU N'ABÎME PAS

BIOGRAPHIE

Anouk Schavelzon est née en 1998 à Paris et y vit toujours. Après des études littéraires et théâtrales, elle choisit de se concentrer sur sa propre pratique de l'écriture. Elle est membre du collectif « La Textape », qui organise régulièrement une scène ouverte aux Lilas. *Le bleu n'abîme pas* est son premier roman.

♦ EXTRAIT ♦

L'odeur est arrivée subitement, tu t'es penchée sur le coloriage et l'odeur t'a envahie. Une odeur de fruit, chimique, entêtante, à la fois suave et piquée d'une touche d'acidité: tu la connais bien cette odeur mais il y a longtemps que tu ne l'avais pas sentie. Maintenant elle a imprégné tes sinus et est remontée loin, très loin, par des canaux dérobés elle est remontée jusque dans le cerveau. Dans le cerveau, elle a navigué et trouvé le lieu où tes souvenirs se perdent, elle a ramené à la surface celui des feutres Trio Frutti, ceux avec des odeurs de fruits que vous utilisiez enfants, ta sœur Esther et toi.

L'époque où vous trouviez que les gens ne percevaient pas correctement les couleurs. Les couleurs, les adultes les confondent tout le temps, vous disiez. Vous le faisiez souvent remarquer aux parents, à ceux qui se trompaient.

Les couleurs, les gens les simplifient toujours, la sœur disait. Les adultes voient les gens en noir et blanc.

Enfants, vous ne compreniez pas.

À l'école, en cours d'arts plastiques, on apprend pourtant à nommer les couleurs, on apprend la différence entre les couleurs primaires et les couleurs secondaires, entre les couleurs froides et les couleurs chaudes. Rouge, bleu, jaune quand on les mélange font apparaître toutes les autres couleurs: orange, vert, violet...

Vous expliquez: le noir c'est quand on mélange les trois couleurs primaires fort, mais c'est jamais tout à fait noir, parce que c'est très difficile de mettre exactement la même quantité de chacune des couleurs primaires, le noir est toujours trop rouge, trop bleu, trop jaune. Et le blanc... il existe pas. C'est pas possible de le créer avec les autres couleurs. C'est comme ça. De toute façon, le noir et le blanc, vous ne les utilisez presque jamais. De toute façon, le noir et le blanc c'est pas des vraies couleurs. Le noir et le blanc n'existent que dans les films qu'Inna, votre grand-mère, vous fait regarder le dimanche matin quand vous dormez chez elle.

Dans vos livres de coloriage, vous essayez de redonner vie à vos personnages de dessins animés préférés en remplissant les contours à l'aide de vos feutres qui ont des odeurs de fruits: le violet sent le cassis, le rouge la fraise, le jaune le citron. Il faut être le plus proche possible de la réalité, mais les couleurs sont un peu grossières; le plus difficile est de choisir une couleur pour la peau des personnages, mais le noir et le blanc ne sont pas des options.

Le blanc c'est laisser la page vierge: le personnage reste tout plat, sans vie; le noir, on ne voit plus rien, les contours des dessins s'effacent. Et puis dans les deux cas ça ne va pas. Personne n'est tout blanc ou tout noir, vous dites.

MOT DE L'AUTRICE

Au milieu des volutes et des rires d'une boîte de nuit parisienne, le regard d'un homme inconnu, puis ses doigts se collent à ton corps. Tu voudrais partir, te détacher, mais tu restes immobile et muette. « Tu viens d'où ? » sont les premiers mots qu'il prononce. Les métisses, ça l'excite, il ajoute. Dans l'espace clos et aveugle du fumoir, les mots fuient, ta fierté aussi. Celle qui auréolait ton histoire familiale éclatée entre le Niger, l'Argentine, l'Algérie et la France. L'agresseur du fumoir et d'autres avant lui, d'autres après lui, salissent, ternissent ton amour pour le récit de tes origines. Souillé par leurs bouches, tu n'en veux plus. Tu voudrais presque l'occulter en même temps que l'agression, le recouvrir du voile bleu de l'oubli. Le bleu est doux, le bleu plaît, le bleu n'abîme pas. Recouvrir de bleu ce corps érotisé, ce corps exotisé et l'histoire qui va avec.

Avec *Le bleu n'abîme pas* je livre le récit d'une prise de conscience progressive: face aux injonctions extérieures et violentes, pour lutter contre l'internalisation insidieuse de ces dernières, il est nécessaire de se réapproprier cette histoire, prendre des détours dans le but de la désolidariser du discours attendu et destructeur. Ce roman tisse une trame faite de bribes de souvenirs et de rêves, d'éclats de quotidien, qui donne au récit de soi des teintes nouvelles. Des paroles dites ou inventées des parents, des grands-parents comme des chemins de traverse; les couleurs se diffractent afin que le métissage ne se réduise plus à l'entre-deux-mondes du noir et du blanc. Pour moi, s'il y a une quête dans ce roman, c'est moins celle des origines, de l'histoire familiale dans sa linéarité, que celle d'une nouvelle manière de se raconter ●

♦ ♦ ♦

« Avec enthousiasme, tu racontes que ton récit familial germe dans l'identité pied-noire de ta grand-mère maternelle Inna et dans celle nigérienne d'Abba son mari. Tu es un quart pied-noire, un quart nigérienne, un quart argentine, un quart française. Tu ne sais pas ce que "pied-noir" veut dire, tu l'as retenu pour sa force évocatrice... »

♦ ♦ ♦

MOT DE L'ÉDITEUR

Un catalogue tient à des choix, des lignes d'horizon, mais aussi à la chance et au hasard. Il y a deux ans surgissait Diaty Diallo, voix forte et cinglante d'une nouvelle littérature française qui nous dit un autre monde que celui des magazines. L'automne dernier, c'était Lisette Lombé. Et voici Anouk Schavelzon. Je l'avais entendue lire un texte, un soir de fête, et lui avais dit mon intérêt. Elle m'a envoyé un manuscrit. Je l'ai lu d'une traite. J'ai adoré. Avec une profonde admiration. D'emblée, elle affirme une puissance, une netteté, par la précision de sa langue, par son sens de la phrase, du rythme. C'est une écrivaine. C'est aussi une formidable conteuse, et une performeuse ●



978-2-02-156269-9

240 PAGES

140 × 205

19,50 €

DATE DE PARUTION

19 AOÛT 2024



JE T'AI DONNÉ DES YEUX ET TU AS REGARDÉ LES TÉNÉBRES

TRADUIT DU CATALAN PAR EDMOND RAILLARD

IRENE SOLÀ

♦ RÉSUMÉ ♦

◆◆◆
Après *Je chante et la montagne danse*, un nouveau roman viscéral, puissant et merveilleusement humain.
◆◆◆

Dans un mas des montagnes catalanes, des femmes préparent un festin pour celle qui viendra bientôt les rejoindre du côté des morts. On remonte le fil de leurs vies, toutes marquées par le pacte de la matriarche avec le démon à la fin du XVI^e siècle. Un roman vivant et drôle, peuplé de légendes et profondément poétique.

La presse en parle...

« Une mosaïque de jovialité, d'humour et de lumière. Avec une parfaite maîtrise, Irene Solà tisse les fils infinis des histoires qu'elle égraine, sans que jamais un seul ne lui échappe. »

El País

« Une célébration de la sororité et l'histoire d'une famille concentrées en un seul point, un mas isolé des Guillerias où se succèdent les violences, les rituels et les générations. »

Un roman extraordinaire. »

Ara



BIOGRAPHIE

Irene Solà est une écrivaine, poétesse et artiste née en 1990 en Catalogne. *Je chante et la montagne danse* a obtenu quatre prix littéraires, dont le prix de Littérature de l'Union européenne en 2020, et a été traduit en vingt-sept langues. *Je t'ai donné des yeux et tu as regardé les ténèbres* a reçu le prix Finestres 2023 de littérature en catalan.

MOT DE L'AUTRICE

Cette histoire se déroule à notre époque et sur une seule journée. Certes, les protagonistes sont des fantômes qui vivent dans une maison très ancienne, certes, la voix narrative voyage constamment vers le passé, mais il s'agit bel et bien d'un livre contemporain, écrit dans une intention totalement contemporaine, critique et féministe.

Tout commence par un pacte avec le diable. Dès lors, le roman s'amuse à sonder l'inexplicable, à aller au-delà du rationnel, de ce qui peut être vu et touché. En s'appuyant sur le folklore, en reprenant les principes du récit oral et du conte, il articule toute une série d'idées que je souhaitais explorer.

La mémoire et la perspective

Dans le quotidien de cette maison, les vivants et les morts cohabitent. Mais le point de vue du livre est du côté des morts. Certains veulent s'imposer comme chroniqueurs, dominer le discours de l'histoire familiale, tandis que d'autres préfèrent laisser le passé derrière eux ; certains regardent en arrière avec regret, tristesse, amertume, d'autres avec gratitude... Chaque récit, chaque histoire familiale, est fait de ce que l'on choisit (volontairement ou pas) de conserver, de ce que nous préservons et de ce que nous oublions (individuellement mais aussi collectivement). S'il se déroule sur quatre siècles, ce n'est pas un roman historique. Bien au contraire, il porte sur la façon dont une histoire (ou l'Histoire) est construite : qui l'écrit, qui décide de ce qui vaut la peine d'être transmis et préservé, qui en fait partie ou en est exclu.

Les femmes

C'est justement parce que les histoires sont toujours subjectives que les protagonistes de ce livre sont des êtres à la marge, dont les souvenirs sont rarement entendus. Non seulement des femmes, mais des vieilles femmes. Et pas seulement vieilles, mais laides, abjectes, qui échappent à la norme. Des femmes mortes. Et c'est aussi pour cela qu'au lieu de partir à l'aventure comme les héros des mythes, de parcourir le monde ou de faire la guerre, elles restent à la maison, à attendre ceux qui doivent revenir.

Cette histoire est écrite à partir du regard et des expériences de ces femmes, ce qui me permet d'aborder des thèmes tels que la liberté, la sexualité, son propre corps, la

maternité ou la construction de l'amour romantique, et de réfléchir à la manière dont les personnages féminins ont été traités et représentés dans des contextes à la fois historiques et fictionnels.

La figure du démon

Ce démon – un démon de légende populaire, à taille humaine, avec qui on peut discuter, dont on peut même se moquer – porte une intention ludique et transgressive. Je voulais l'incarner, avec tous les attributs des divinités païennes. Et que, d'une certaine façon, il affaiblisse l'ordre hégémonique et patriarcal. J'ai essayé de l'imaginer en relief, avec de la profondeur et plusieurs dimensions : un démon attristé, déprimé et écrasé par la solitude, ou heureux comme un enfant.

L'humour, l'obscurité et le temps

Avant toute chose, je souhaitais utiliser l'humour et l'irrévérence. Le roman est plein de farces, de bons mots, de gens qui rient. Mon but était de relativiser les choses, de les comprendre comme appartenant à un cycle, dans un jeu de dualité ; il ne devrait pas y avoir de vie sans mort, ni de lumière sans obscurité, de jour sans nuit, de tristesse sans joie. Ce texte envisage la vie comme une continuité, dans la conscience permanente que les choses dépendent de la manière dont on les perçoit.

Ainsi, on ne peut jamais être sûr de ce qui est une chance et de ce qui est une malédiction. Ne pas sentir la douleur, est-ce une chance ? Tout voir et tout savoir, est-ce une chance ? Idem pour l'obscurité, souvent perçue comme négative : ici, elle devient un espace de possibilités, de magie, de refuge, de vie, de liberté.

Le temps, lui, s'étire pour montrer que son passage est subjectif. Tout se déroule sur un seul jour, mais un seul jour peut être infini et, avec toute sa malléabilité, ce jour unique peut contenir quatre siècles.

La chair et les sens

Bien que le livre soit peuplé de fantômes, il est marqué par une forte présence du corps, de la chair au sens large. Les corps des gens et des animaux, le corps du paysage, de la nourriture, des matériaux dont sont faits la maison et le monde en général. On y trouve constamment des animaux qui s'accouplent, des accouchements et des naissances, des scènes de sexe, des scènes de douleur et d'agression, de préparation des repas... Les couleurs, les saveurs et les textures revêtent une grande importance. Ce roman en appelle aux sens ; il est organique, matériel et charnel ●

MOT DE L'ÉDITRICE

Chers libraires,

Vous avez soutenu avec enthousiasme *Je chante et la montagne danse* et nous vous en sommes très reconnaissants. C'est donc une grande joie de vous confier ce nouveau roman d'Irene Solà. Plus dense, plus maîtrisé, il porte la même poésie, le même lien à la nature et le même souffle que le précédent. Nous espérons que vous l'aimerez tout autant.

♦ EXTRAIT ♦

Le ciel se couvrit. Les premières brumes claires, effilochées, apparurent. Puis ce furent les châteaux sombres et chargés, avec leur cortège de rafales et de tourbillons, d'oiseaux dévoreurs d'insectes et d'insectes sans échappatoire. Les feuilles sèches et les brindilles volaient à ras de terre comme si elles voulaient fuir. Un lourd capuchon recouvrait les pics. Et tandis que les nuages se massaient sur le mas comme un troupeau rassemblé, le soleil glissait des doigts minces et orangés dans les trous, et chaque fois que les nuages les lui coupaient les arbres tremblaient soudainement, comme si on les avait poussés. La maison, résignée et impassible, tournait le dos à la noirceur qui se concentrait sur sa toiture, comme pour la flairer.

Dans la cuisine, les marmites et les casseroles mijotaient. Le jus de la sosenga était blond et huileux. Celui de la fressure, brun et épais. Celui des tripes, sombre et constellé de persil. Le morterol était une masse claire et bouillonnante. Joana prit une cuiller et goûta la sosenga. Elle fit « mmmh, mmmh, mmmh » et la passa aux autres femmes pour qu'elles la lèchent.



978-2-02-155355-0

192 PAGES

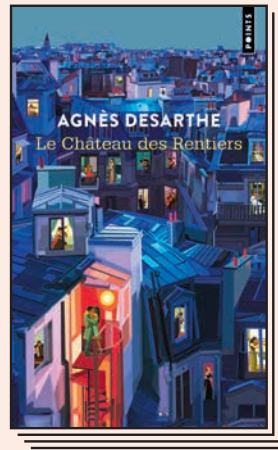
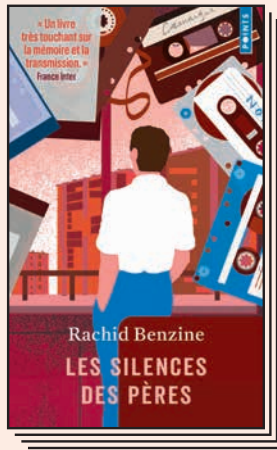
140 × 205

21 €

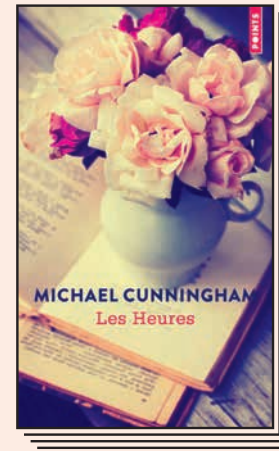
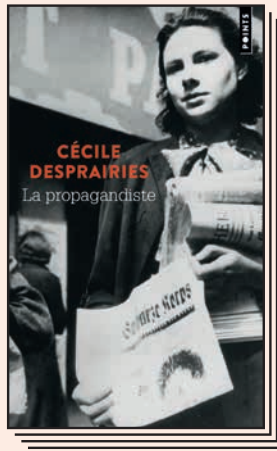
DATE DE PARUTION

19 AOÛT 2024





POINTS



RELATIONS LIBRAIRES

Juliette Plé

juliette.ple@seuil.com
01 70 96 89 29

CONTACTS PRESSE

Caroline Gutmann

caroline.gutmann@seuil.com
06 14 54 19 15



Monia Aljalis
L'Extase

Michael Cunningham
Un jour d'avril

Julia Deck
Ann d'Angleterre

Delphine Minoui
Badjens

Xabi Molia
La Vie ou presque

Anouk Schavelzon
Le bleu n'abime pas

Valérie Guiter

valerie.guiter@gmail.com
06 63 68 06 64



Corinne Royer
Ceux du lac

Alina Gurdziel

alinagurdziel@gmail.com
06 60 41 80 08



Christine Barthe
Ce que dit Lucie

Aurélien Bellanger
Les Derniers Jours du Parti socialiste

Estelle Roche

estelroche@gmail.com
06 75 87 28 20



Irene Solà
Je t'ai donné des yeux
et tu as regardé les ténèbres

CONTACT PRESSE PROVINCE, SUISSE ET BELGIQUE

Pauline Brossard

pauline.brossard@seuil.com
06 75 65 86 82

Les Éditions du Seuil vous proposent
de retrouver toutes les informations de ce catalogue
sur le site dédié à la Rentrée Littéraire.
Vous y découvrirez des interviews d'auteurs
et les premiers chapitres des romans.

www.seuil.com/rentree-litteraire

Pour suivre toute notre actualité :



Et pour l'ensemble de nos publications rendez-vous sur
www.seuil.com

Les prix et les paginations sont donnés à titre indicatif
et ne sont en aucun cas contractuels.